

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache / Literatur / Kultur / Geschichte / Ideen / Politik / Gesellschaft

2 | 2019

Rugbykultur (in) der Romania

« Dire vrai » et rugby. Écrire le rugby dans la presse
quotidienne nationale non spécialisée (1987-2007)

Jordi Cassan

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2019, 2

pp. 106-126

ISSN: 2627-3446



Online

<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/1364>

Zitierweise

Cassan, Jordi. 2019. „«Dire vrai » et rugby. Écrire le rugby dans la presse
quotidienne nationale non spécialisée (1987-2007)“, *apropos [Perspektiven auf die
Romania]* 2, 106-126. doi: 10.15460/apropos.0.1364

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons

Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Jordi Cassan

« Dire vrai » et rugby

Écrire le rugby dans la presse quotidienne nationale non spécialisée (1987-2007)

Jordi Cassan

est doctorant en histoire
contemporaine à l'université de
Clermont-Auvergne.

jordi.cassan@wanadoo.fr

Mots-clés

Rugby – France – coupe du monde – régime de véridiction – presse quotidienne nationale

Écrire le rugby, c'est aussi écrire le rugby dans la presse. Dès sa naissance, le sport entretient avec elle une dynamique de renforcement mutuel illustrée par l'exemple canonique du Tour de France¹, épreuve créée, comme d'autres, par un quotidien sportif. Il y a ainsi, depuis l'origine, un façonnement réciproque. Le primat progressif pris par la télévision au fil de la seconde moitié du vingtième siècle amoindrit l'attention portée à la presse dans la mesure où elle ne semble plus structurer que de manière secondaire les représentations sportives. Cette relégation s'avère particulièrement forte pour la presse généraliste, comme si son intérêt limité pour le sport la rendait *de facto* peu intéressante. Mais aborder une question par ses marges se révèle souvent une opération heuristiquement porteuse grâce à l'apport d'un éclairage décalé. Il s'agira donc ici d'étudier la manière dont quatre grands quotidiens nationaux, *Le Monde*, *Libération*, *L'Humanité* et *Le Figaro* rendent compte du rugby entre 1987 et 2007. Cette période correspond à une double crise. Celle du rugby d'abord : une discipline à l'amateurisme fièrement autoproclamé depuis un siècle² qui prend la voie du professionnalisme en 1995 (cf. Escot 1998), notamment suite à l'instauration d'une coupe du monde à partir de 1987. Ces vingt années correspondent à la mise en place d'une professionnalisation complète du rugby hexagonal de haut niveau. Celle aussi de cette presse nationale généraliste non spécialisée dont le lectorat s'érode de manière inquiétante à la charnière des vingtième et vingt-et-unième

¹ Sur cette épreuve voir notamment Conord 2014, Wille 2003 et Vigarello 1997.

² En 1895 a lieu la séparation entre le rugby à XIII qui devient professionnel et celui à XV qui reste amateur (cf. Dunning 1989).

siècles³ et qui voit un temps dans le sport un moyen possible, sinon de stopper, du moins d'enrayer cette diminution. Or une crise constitue une période révélatrice par les tensions qu'elle cristallise et les ruptures qu'elle opère. L'objectif de cet article sera donc d'étudier les évolutions de la manière d'écrire le rugby dans ce contexte révélateur de double crise. Cette étude prend comme fil directeur la notion de « dire-vrai » telle que Michel Foucault la développe dans son dernier cours au collège de France (Foucault 2009). Il y a là une congruence évidente et trompeuse entre ce concept et la mission assignée aux discours journalistiques à l'heure d'une honnie post-vérité. En effet, il ne s'agit en aucun cas pour Foucault de poser « aux discours vrais la question des formes intrinsèques qui les rend valides » (Gros 2009, 315). L'intérêt de cette notion tient au contraire à l'écart qu'elle permet par rapport à la question de la vérité en s'orientant vers le diptyque pouvoir-savoir et en faisant un pas de côté par rapport à l'opposition traditionnelle vérité/mensonge. La question n'est donc pas de savoir si les discours journalistiques de ces grands quotidiens disent vrai sur le rugby mais comment leurs modalités de véridiction évoluent dans un contexte d'une double crise qui modifie les rapports de forces discursifs. Pour ce faire, cet article mobilisera deux dire-vrais étudiés par M. Foucault : ceux de la prophétie (1987-1995) et du professeur (1995-1999). Le troisième temps voit l'imposition d'une autre modalité de véridiction qui sera nommée pour l'instant dire-vrai de l'expert. À partir des réflexions de M. Foucault, l'étude des dire-vrais se centre ici sur trois axes : (1) la posture des discours journalistiques par rapport à ceux des acteurs ; (2) la temporalité et l'historicité, ces deux notions se distinguant ainsi : « on propose de référer la notion de régime d'historicité à l'échelle longue du temps de l'histoire, à la manière dont chaque société se pense dans son rapport à son passé, son présent et son futur, tandis que celle de régime de temporalité concerne l'échelle courte du temps déployé dans les rythmes du quotidien et de la vie vécue » (Baschet 2018, 135) ; (3) la puissance mesurable au degré d'autonomie ou d'hétéronomie d'un discours et à son influence.

1987-1995 : le dire-vrai du prophète

Cette période part de l'année de la première coupe du monde de rugby et se termine au lendemain de la troisième qui ouvre le chemin de la professionnalisation. Elle voit la domination puis l'érosion du dire-vrai de la prophétie. Après le décryptage de chacune des composantes de ce mode de véridiction, il s'agira de comprendre comment il se fragilise.

Une posture médiatrice fondé sur l'hégémonie du « jeu à la française »

Comme le note M. Foucault, « le prophète est en posture de médiation » (Foucault 2009, 20). Il se situe entre une vérité révélée qu'il détient et des fidèles à qui il la

³ Ainsi, les chiffres de la diffusion payée du *Figaro* passent de 403 056 en 1990 à 332 731 en 2006, ceux de *L'Humanité* de 82 064 à 51 872, ceux de *Libération* de 179 496 à 133 319 et *Le Monde* de 375 309 à 350 056 (Étude PQN 1987-2007, OJD – 07.11.2011).

transmet. Elle est ici celle du « jeu à la française » ou *french flair*. Mais le prophète « ne dévoile pas sans obscurcir » (*Ibid.*). Ainsi, il n'existe pas, dans les articles, une définition claire de ce que serait le *french flair*. Daniel Herrero s'y est essayé et le décrit comme « cette capacité française à apporter au jeu une touche d'extravagance inexplicable, sortie de nulle part, absente de tous les manuels techniques. [...]»

On voit ainsi des joueurs œuvrer comme des magiciens, au fil d'une inspiration qui semble venir du ciel, et que, à bout de vocabulaire, on dit « géniale » ou « divine » (*Ibid.*, 213-214).

Cette description permet de dégager les trois éléments structurant du *french flair* :

- l'offensive : il s'agit d'un jeu caractérisé par les courses et les passes, bref, le mouvement.
- l'esquive : l'adversaire doit se voir évité, contourné, mystifié par toute une gamme de gestes techniques comme les crochets, les cadrages-débordements, les passes croisées ou feintes *etc.*
- la créativité : il y a toujours un grain de folie individuelle ou collective

Le primat de ce « jeu à la française » est tel que sa tentative de mise en œuvre ou son absence suffit à déterminer l'appréciation portée sur un match du XV de France. Par exemple, malgré le succès face au Pays de Galles lors du Tournoi des V nations 1987, tous les jugements journalistiques se révèlent négatifs : *L'Humanité* déplore en Une « Une victoire au score peut cacher une défaite au rugby » (9 février 1987) ; *Le Figaro* titre « La victoire en déchantant » (9 février 1987) et *Libération* regrette « Trop de chandelles pour peu de lumière » (9 février 1987). *Le Monde* n'est pas en reste puisque Jean-Yves Nau y déplore « cette désagréable impression que, donne depuis un certain temps déjà, l'équipe de France : celle de pouvoir faire mille fois mieux que ce qu'elle fait » (10 février 1987). La manière vaut donc plus que le résultat.

Le plus étonnant reste l'hégémonie exercée par ce « jeu à la française » qui s'impose non seulement dans les discours des journalistes mais aussi dans ceux des acteurs. Pourtant, ils ont tout à y perdre tant cette notion gomme leur travail et leurs efforts pour inscrire leurs plus belles réussites dans une légende immémoriale où un génie national vient soudainement les visiter, leur déniait par tout mérite réel. Même Jacques Fouroux, pourtant *a priori* le plus farouche opposant à ce type de rugby, passe sous les fourches caudines du « jeu à la française ». Dans la seule interview donnée à ces journaux, pour *Libération* (21-22 février 1987), il s'emploie ainsi à déconstruire cette image en affirmant, par exemple, avoir reproché à ses hommes leur choix de taper les pénalités plutôt que de les jouer à la main⁴.

Or cette hégémonie constitue les discours des journalistes de cette presse quotidienne non spécialisée en prophète car ils apparaissent comme les seuls à même de défendre ce primat à la fois essentiel et fragile du *french flair*. En effet,

⁴ « Je leur avais reproché de les avoir toutes tapées contre Galles », *Libération* (21-22 février 1987).

les acteurs veulent trop la victoire comme, mais dans une moindre mesure, les collègues de la presse spécialisée dont les ventes sont corrélées aux résultats sportifs des équipes nationales. Une critique identique peut être formulée pour les journalistes de la télévision comme de la radio qui se trouvent en outre pris par le direct. Au final, les seuls à se tenir à la distance nécessaire pour reconnaître, faire valoir le « jeu à la française » et ainsi délivrer la vérité sur une rencontre, se sont bien les journalistes de cette presse quotidienne généraliste.

Une temporalité normale, une historicité légendaire

Le rugby se veut encore, jusqu'en 1995, un sport fondamentalement amateur. Le régime de temporalité d'un joueur de rugby de haut niveau doit alors s'avérer identique à celui de Monsieur Tout-le-monde. Même s'il apparaît dans les colonnes de la presse pour sa pratique sportive, l'international voit l'essentiel de son temps occupé par son activité professionnelle, estudiantine ou militaire et par sa sociabilité familiale et amicale. Le rugby, même à haut niveau, demeure avant tout un loisir, un jeu.

Les portraits de la star de cette période, Serge Blanco, illustrent cette mise en avant de cette temporalité normale, gage d'authenticité : « Au coup de sifflet final, il redevient un homme comme les autres » (*Le Figaro*, 4-5 mars 1989) c'est-à-dire quelqu'un qui a une famille (« une cellule familiale sereine » (*Ibid.*), des amis (« des copains pour lesquels le plus grand rugbyman du monde ne sera jamais que Serge » (*Ibid.*) et une carrière professionnelle (« cet ancien fraiseur des avions Dassault » (*Libération* 21-22 février 1987) où le rugby peut certes aider (« Du rugby, il a tiré un métier : relations publiques chez Pernod » (*Ibid.*), mais où le travail n'en demeure pas moins fatigant (« son lourd carnet de voyages » (*Le Figaro*, 4-5 mars 1989). Le rugby vient zébrer cette temporalité routinière par le plaisir enfantin qu'il procure malgré les sacrifices demandés : « J'arrêterai le rugby quand je n'aurai plus de plaisir à aller m'entraîner » (*Libération*, 21-22 février 1987). Grâce à cette mise en scène d'une quotidienneté des plus banales, la star ne se différencie pas de n'importe quel joueur de rugby. Certes, le talent fait la différence, les rencontres disputées le sont plus loin, devant plus de monde ; mais, fondamentalement, c'est-à-dire notamment temporellement, le vécu reste le même. Les valeurs (rôle de la famille, fidélité aux amis, être dur au labeur etc.) relèvent alors d'une même authenticité.

Le régime d'historicité est un concept forgé à partir des travaux de l'historien allemand Reinhart Koselleck. Il se définit comme une dialectique entre « le champ d'expérience » et « l'horizon d'attente » (cf. Koselleck 1990 et 1997). Le premier se compose du vécu du groupe et de la manière dont le passé adhère à son présent. Le second rassemble les prévisions rationnelles du futur proche et les espoirs et/ou les craintes non rationnelles à l'égard de l'avenir. Selon M. Foucault : « Le prophète est en position d'intermédiaire en cet autre sens qu'il est entre le présent et le futur » (Foucault 2009, 16) : cette conception particulière rappelle celle du rugby d'avant la professionnalisation.

Ces propos se caractérisent d'abord par une absence : celle du passé. Cette omission s'éclaire lorsque l'on comprend que dans ce régime d'historicité, à l'instar de celui de l'Antiquité occidentale, « le temps est moins ce qui passe que ce qui revient, et l'horizon d'attente est celui d'une répétition de l'expérience des ancêtres » (Baschet 2018, 14). Prédomine ainsi le temps cyclique de la légende : chaque année, le Tournoi des V nations se présente où seuls importent les hauts faits. D'ailleurs, cette compétition est dépourvue de classement officiel et l'unique compte tenu est celui des Grands Chelems⁵, toujours glorieux, ou des cuillères de bois⁶, toujours infamantes. Les exploits des ancêtres restent présents. Ainsi, lorsqu'en 1987 le XV de France réalise un quatrième Grand Chelem, tous ces quotidiens rappellent les trois précédents.

Mais l'historicité du dire-vrai de la prophétie ne saurait se borner à l'éternel retour du même car, comme le note M. Foucault, il a aussi un futur : l'attente de la réalisation parfaite donc régulière du « jeu à la française ». Comme le note le philosophe, cette perspective se conçoit comme une « réconciliation promise » entre « la production de vérité (*alétheia*), l'exercice du pouvoir (*politeia*), la formation morale (*êthos*) » (Foucault 2009, 64). Or, les discours des journalistes mettent bien en œuvre ce type de raisonnement, espérant toujours que leur vérité (celle du french flair) sera enfin entendue par les entraîneurs détenteurs du pouvoir qui sélectionneront les joueurs adéquats en leur faisant passer la bonne parole (celle du « jeu à la française ») qui leur permettra de devenir ce qu'ils sont : des french flaireurs. Apparaît alors une historicité proche de celle de l'Occident médiéval où « le déploiement d'une vision linéaire de l'histoire libère un horizon d'attente inédit et écrasant, inscrit dans la perspective eschatologique de la fin du temps » (Baschet 2018, 14).

Ce parallèle ne doit pas être poussé trop loin car les discours des journalistes s'inscrivent dans une conception du temps laïcisé où les projections dans une espèce de hors temps eschatologique n'ont pas leur place. Ainsi, les moments où le « jeu à la française » se réalise enfin dans toute sa plénitude relève d'une historicité complexe : à la fois rémanence a-temporelle d'un génie national, moment d'épiphanie d'une vérité révélée enfin réalisée, haut fait à inscrire dans la légende dorée du XV national mais aussi jalon essentiel sur une voie d'un progrès à venir.

Une position de surplomb des discours des journalistes dans une tour d'ivoire

Les discours sur le rugby dans les colonnes de ces quotidiens se divisent en trois catégories, très inégalement réparties : ceux des journalistes, ceux des acteurs et ceux des consultants, le plus souvent d'anciens joueurs chargés d'aider à la compréhension d'une rencontre grâce à leurs analyses et/ou à leur vécu. L'étude de leur agencement donne à voir leurs rapports de force.

⁵ Une équipe réalise le Grand Chelem quand elle bat tous ses adversaires.

⁶ Une équipe obtient la cuillère de bois lorsqu'elle perd contre tous ses adversaires.

Ces trois catégories se répartissent selon quatre modalités de prise de parole : l'article, le portrait, l'interview et la chronique. La première catégorie est l'apanage des journalistes. Les autres se caractérisent par une autonomie plus ou moins importante :

- le portrait contraint le discours de l'acteur car l'intégralité de la mise en scène reste assurée par le journaliste qui garde le monopole de l'interprétation
- l'interview permet une autonomie plus grande : même si le journaliste cadre toujours l'entretien par ses questions, l'acteur, dans ses réponses, maîtrise mieux son discours
- la chronique, réservée aux consultants, se distingue par une autonomie totale

Les acteurs sont presque absents du *Monde* avec seulement six portraits (dont quatre en 1995) et aucune interview. Ils n'y apparaissent donc en moyenne que 0,75 fois par an, et encore dans la catégorie la plus dominée. Dans *Le Figaro*, leurs discours ne se donnent à voir que 2,75 fois par an avec deux fois plus de portraits (15) que d'interviews (7). Ils atteignent presque une présence par match dans *L'Humanité* avec 3,88 apparitions par an et un déséquilibre limité entre portraits (18) et interviews (13). *Libération* leur accorde le plus de place (4,88) par an même si l'écart entre portraits (23) et interviews (16) demeure. Les discours des acteurs se trouvent donc dominés dans tous les quotidiens, qualitativement et quantitativement, mais cette domination s'avère moindre dans les quotidiens traditionnellement classés à gauche (*L'Humanité*, *Libération*) où leur présence est nettement supérieure et le déséquilibre entre portraits et interviews limité (41,94% d'interviews dans le premier et 41,03% dans le second) comparés à ceux classés au centre comme *Le Monde* (0% d'interview) ou à droite comme *Le Figaro* (31,82% d'interviews).

Les consultants bénéficient, avec leurs chroniques, d'un discours autonome. Ils réalisent trois types d'interventions : les explications techniques, celles se basant sur le vécu et l'expérience, celles mettant en œuvre un regard décalé. Seules les premières prennent parfois leur distance avec l'hégémonie du « jeu à la française », venant par là-même concurrencer la domination des discours des journalistes.

Là aussi, les situations diffèrent entre ces quotidiens. Par exemple, *Le Monde* ne fait appel à aucun consultant jusqu'en 1995 où Nick-Farr Jones, ancien capitaine de l'Australie, livre deux chroniques techniques. Dans *Le Figaro*, il y a neuf chroniques de cinq consultants différents entre 1987 et 1990⁷. À part celle, décalée, de Hélène de Turckheim, toutes voient d'anciens acteurs épouser la grille de lecture du *french flair*. Ces rubriques disparaissent à partir de 1991. Quatorze chroniques de consultants jalonnent *L'Humanité* sur cette période dont dix sont des analyses techniques reprenant peu à leurs comptes les catégories du « jeu à la française ».

⁷ Il s'agit de Walter Spanghero, Barry John, Hélène de Turckheim, Michel Crauste et Michel Vanier.

Mais l'aspect trop sporadique de ces interventions et la diversité des intervenants⁸ empêchent l'élaboration d'un discours cohérent à même de concurrencer celui des journalistes. Seul *Libération* accorde une place réelle à un consultant : Pierre Villepreux livre trente-huit chroniques, soit plus d'une par rencontre, au cours desquelles il expose, de manière pédagogique, sa vision du jeu connue sous l'appellation de « jeu total ». Certes, cela ne suffit pas vraiment à fragiliser l'hégémonie du « jeu à la française », mais ces rubriques font exister un autre modèle et auront une influence dans l'évolution des discours des journalistes.

Pour les consultants comme pour les acteurs, l'autonomie la moins faible est présente dans les journaux classés à gauche. Un constat somme toute assez logique : ces quotidiens laissent plus de place, même si cela se cantonne à une portion très limitée, aux discours dominés.

Les discours des journalistes surplombent donc ceux des autres, de manière quantitative et qualitative. Pourtant, au fil de la période, les évolutions du rugby comme de la presse fragilisent de plus en plus ce dire-vrai.

La fin du dire-vrai de la prophétie

Chacune des composantes de ce dire-vrai se trouve fragilisée par les évolutions du rugby et de cette presse.

L'arrivée de Pierre Berbizier à la tête des Tricolores suite à la coupe du monde 1991 marque un infléchissement important. En effet, il prône des valeurs *a priori* opposées au *french flair* : défense-physique-discipline. Mais il met en avant la complémentarité nécessaire de ce triptyque avec les atouts naturels des Français, à l'heure du rugby moderne.

La manœuvre est habile car elle permet de garder le primat du label « jeu à la française » en s'adaptant aux évolutions d'un sport de plus en plus proche du professionnalisme. Ainsi, encourager les Français à progresser dans des domaines où les Anglais excellent apparaît comme un juste retour des choses à l'heure où les discours des journalistes s'enthousiasment de voir ces mêmes Anglais oser jouer⁹. De même, l'invocation d'un génie national pour expliquer leurs exploits devient de plus en plus pesante pour des joueurs qui consacrent un temps croissant à la pratique de ce sport. Le discours hégémonique autour du « jeu à la française », s'il reste en place, se fissure donc de manière accélérée entre 1991 et 1995.

De plus, la création d'une compétition comme la coupe du monde modifie le régime d'historicité d'un sport au temps de moins en moins cyclique et de plus en plus linéaire.

En effet, il devient possible de connaître, et donc de devenir, la meilleure équipe du monde. Titre impossible à revendiquer avant l'instauration de cette épreuve.

⁸ Il y a huit intervenants et la stabilisation autour de Didier Codorniou se produit seulement en 1995, année où il réalise une chronique par rencontre du Tournoi.

⁹ Enthousiasme par exemple bien visible suite à la finale de la coupe du monde 1991 entre l'Angleterre et l'Australie.

Cette compétition devient l'objectif ultime des équipes nationales et le résultat prime désormais sur la manière. Le temps des hauts faits légendaires s'estompe devant la volonté de l'emporter.

Deux étapes institutionnelles significatives soulignent cette évolution. Les sélections pour participer à la coupe du monde passent de l'invitation à la qualification. De même, à partir de 1992, un classement officiel voit le jour pour le Tournoi des V nations. L'impératif de victoire de plus en plus pressant et fragilise l'historicité cyclique.

Enfin, la position de surplomb du dire-vrai de la prophétie procure de la puissance à la condition d'un superbe isolement lié à une double marginalisation : au sein du champ du rugby du fait de la position de surplomb et du journal où la rubrique sportive reste peu prestigieuse. Or le marasme global qui affecte cette presse quotidienne nationale non spécialisée, la bonne tenue de la presse sportive et les audiences croissantes du sport obligent à une certaine réflexion. Ainsi, la conjugaison d'un amateurisme déclinant et d'une marginalisation de plus en plus fragile jouent en faveur d'un rapprochement avec le champ du rugby.

Il serait la conséquence des intérêts bien compris de chacun : les acteurs auraient plus intérêt à expliquer leurs performances et les journalistes adopteraient une couverture plus traditionnelle en recourant plus à des formes journalistiques éprouvées comme l'interview ou le portrait. D'ailleurs, le nombre croissant de ce type d'articles au fil de cette première période semble aller dans ce sens. On assiste alors, selon les termes de Max Weber, au passage d'une éthique de la conviction à une éthique de la responsabilité : le type de responsabilité que Weber exige de l'homme politique véritable [*id est* : l'éthique de responsabilité] ne se comprend que sur le fond de cette situation culturelle qu'il décrit dans la conférence sur le savant en évoquant le polythéisme des valeurs, produit du « désenchantement du monde ». C'est parce que les fins de la politique ne sont pas données, par la religion ou par la coutume, qu'il revient de les déterminer à celui qui s'aventure à « introduire la main dans les rayons de la roue de l'histoire » » (Weber 2003, 56).

Toute chose égale par ailleurs, la remise en question croissante de l'amateurisme et la perspective de sa fin apparaît bien comme un « désenchantement » de la planète ovale car là non plus la religion ou la coutume ne seront plus à même de donner un sens au monde. Les discours journalistiques qui prendraient acte de cette évolution devraient donc changer de positionnement éthique et passer de la conviction à la responsabilité. Ils auraient alors pour mission de contribuer à la lutte politique, non pour réenchanter le monde mais pour lui donner un sens. Bref, ces discours journalistiques devraient à leur tour prendre le risque d'« introduire la main dans les rayons de l'histoire ».

1995-1999 : le dire-vrai du professeur

Entre 1996 et 1999, la professionnalisation du rugby et le choix des discours journalistiques de « mettre la main dans la roue de l'histoire » entraîne le passage du dire-vrai de la prophétie à celui du professeur :

- la posture de médiation se mue en co-production
- la temporalité normale et l'historicité légendaire deviennent une temporalité d'équilibre et une historicité linéaire
- le surplomb des discours des journalistes se transforme en une horizontalité en tension

Mais ce dire-vrai du professeur, en se soumettant au verdict de la coupe du monde 1999, se condamne à disparaître.

Une posture de co-production fondée sur la mise en avant du « jeu total »

M. Foucault définit le dire-vrai du professeur comme « la véridiction de celui qui enseigne – j'aimerais mieux dire, au fond : du technicien. Ces personnages [...] possèdent un savoir caractérisé comme *tekhnè*, savoir-faire, c'est-à-dire impliquant des connaissances, mais des connaissances prenant corps dans une pratique et impliquant, pour leur apprentissage, non seulement une connaissance théorique, mais tout un exercice. [...] ce technicien a un certain devoir de parole » (Foucault 2009, 24). L'ouverture à la professionnalisation suite à la coupe du monde 1995 met fin au dire-vrai de la prophétie et à l'hégémonie fragilisée du « jeu à la française ». La période 1996-1999 est celle d'un enseignement co-produit par les acteurs et les journalistes sur fond d'un nouveau paradigme gros de malentendu : le « jeu total ».

Suite à la coupe du monde 1995, Jean-Claude Skrela, rejoint dès 1997 par Pierre Villepreux, remplace Pierre Berbizier. Ce duo prône « un rugby total » (*L'Humanité*, 17 novembre 1995). Cette déclaration d'intention soulève un réel engouement dans tous les discours journalistiques qui se félicitent d'une telle ambition¹⁰. Il s'explique par la transition idéale offerte à ces journalistes par la vision du jeu de Skrela et Villepreux. Par son truchement, la révolution de l'ouverture au professionnalisme ne provoque aucune rupture quant à la conception du rugby promue par ces quotidiens. L'entrée dans une nouvelle ère s'opère tout en douceur car les propos du nouvel entraîneur du XV de France montrent une grande proximité entre sa conception du « rugby total » et les principales caractéristiques du « jeu à la française ». À tel point que dans les discours journalistiques, ces deux expressions seraient interchangeable, la première ne l'emportant sur la seconde que du fait de sa plus grande modernité.

Certes, il y a là un malentendu car pour les entraîneurs du XV de France cette capacité à pratiquer le « rugby total » ne vient pas d'un don mais d'un apprentissage. Il y a une rationalité du « rugby total » : « il ne faut pas non plus contre-attaquer à un contre cinq. Il faut respecter l'alternance du jeu »

¹⁰ J-C Papillon célèbre un entraîneur « apôtre du jeu et du jeu seulement » (*Le Figaro*, 11-12 novembre 1995) ; le titre de l'entretien dans *L'Humanité* se réjouit aussi de ces excellentes dispositions (« Quand Jean-Claude Skrela parle de rugby il emploie le mot « jeu » », *L'Humanité*, 17 novembre 1995) tout comme Pascal Ceaux dans *Le Monde* (« Le rugby français à l'attaque », *Le Monde*, 18 novembre 1995).

(*L'Humanité*, 17 novembre 1995). Les deux concepts ne sont donc pas identiques et le second ne constitue pas une simple adaptation du premier à l'ère professionnelle, ce que les discours journalistiques tendent souvent à oublier.

Mais malgré, ou grâce à, cette mésentente il y a bien une co-production des discours véridictionnels dans un contexte de double technicité. Les acteurs portent bien à la fois « une connaissance théorique » (les systèmes de jeu mis en place) et « un exercice » (leurs prestations et leurs entraînements). Il en va de même pour les journalistes avec leur vision du « jeu total » et leur savoir-faire pratique dans la transmission, la vulgarisation des conceptions des acteurs et des évolutions du rugby. L'alliance de ces doubles compétences permet la pleine expression, dans les colonnes de ces journaux, de ce dire-vrai du professeur qui enseigne comment le rugby français doit s'adapter aux exigences du professionnalisme pour réussir sans se trahir. Cette alliance se fonde sur un double intérêt commun : celui de faire reconnaître les compétences de chacun. Pour les acteurs, leur travail, loin des inspirations magiques et presque involontaires du *french flair* ; pour les journalistes, une réelle capacité d'analyse et d'explication éloignée là aussi en partie des prêches sur le « jeu à la française ».

Une temporalité en transition, une historicité linéaire

Le régime de temporalité de l'amateurisme n'est plus valable une fois le rugby engagé sur la voie de la professionnalisation. Mais il faut se garder d'une lecture rétrospective. Il semble alors très peu probable que les rugbymen puissent devenir des professionnels à plein temps et ce d'autant moins que c'est peu souhaité tant les valeurs ancestrales de ce sport paraissent liées à son amateurisme. La nouvelle temporalité mise en scène dans les portraits des joueurs insiste bien sur l'aspect temporellement limité du professionnalisme présenté comme une opportunité à saisir sans oublier la réalité de l'existence. Le rugbymen moderne ne saurait être pleinement professionnel car son temps est partagé entre plusieurs activités, ce qui lui permet de ne pas perdre de vue que ce sport reste avant tout un jeu.

Ces éléments ressortent des portraits consacrés à la star française de cette époque : Thomas Castaignède¹¹ qui incarne le joueur français parfait à l'ère du rugby moderne. D'abord, il s'inscrit dans une filiation du « jeu à la française » marqué par son surnom de « petit Boni ». Ensuite, il maintient un équilibre entre ses activités professionnelles, le rugby certes, mais aussi ses études puisqu'il obtient un diplôme d'ingénieur. Enfin, il opère la synthèse entre ancien et nouveau rugby en déclarant « *J'aime jouer, mais sans perdre* » » (*Le Monde*, 20 mars 1999). La temporalité du joueur en voie de professionnalisation se trouve donc en équilibre, une position qui rend bien compte d'un moment de suspension et d'indétermination sur le devenir professionnel de ce sport.

L'instauration du professionnalisme marque une rupture majeure et fait entrer le rugby dans le « *temps proprement historique* » (Escudier 2009, 1277) qui naît, selon

¹¹ Il est ainsi présent sept fois dans les colonnes des journaux étudiés lors des Tournoi des Cinq nations entre 1996 et 1999.

le modèle développé par Koselleck, « de la dichotomie avant/après » (*Ibid.*). L'évènement crée cette ligne de partage « introduisant une différence qualitative – et donc une dose d'irréversibilité – entre un avant et un après » (*Ibid.* 1278). Les évolutions du rugby doivent désormais avoir un sens, c'est-à-dire une direction et une signification.

Pour ces discours journalistiques, il s'agit de la réalisation du « rugby total » et une première grille de lecture se met en place. Elle distingue les nations qui ont su prendre le train de l'histoire en marche et celles qui en restent à une vision passéiste et condamnée. Les nations dites « du Sud », Afrique du Sud, Australie et, surtout, Nouvelle-Zélande, constituent les modèles de la première catégorie, comme le montrent les réactions unanimement enthousiastes suite à la victoire des *All Blacks* contre les Français dès l'automne 1995¹². Au contraire, des équipes comme l'Irlande ou l'Angleterre¹³, se voient critiquées de toutes parts pour leur repli identitaire sur des valeurs anachroniques et condamnées. D'ailleurs, dès 1996-1997, ces équipes annoncent leur évolution en vue d'un « jeu total » : on ne peut demeurer à contre-courant de l'histoire.

Ces discours journalistiques construisent un récit spécifique autour du XV de France : celui de la mise en place difficile mais réussie, par le duo Skrela-Villepreux, du « rugby total ». Il fonctionne très bien pour la séquence 1995-1998. En effet, dès la prise de fonction de Jean-Claude Skrela, le XV de France montre, avec une victoire contre les Néo-zélandais, toute sa capacité naturelle, héritée du « jeu à la française », à pratiquer ce « rugby total ». La suite est plus poussive, avec un Tournoi des V nations décevant¹⁴. L'arrivée de Pierre Villepreux apparaît salvatrice : le duo de l'école toulousaine va enfin pouvoir marcher sur ses deux jambes et le succès est au rendez-vous avec le Grand Chelem de 1997. La tournée des Sud-africains à l'automne 1997 est une claque¹⁵. Les discours des journalistes l'intègrent, non comme un retour en arrière mais comme un rappel salutaire aux fondamentaux et notamment au rôle crucial de la défense. Le Grand Chelem de nouveau réalisé en 1998 semble marquer une réelle progression grosse d'espoirs en vue de la coupe du monde 1999.

Mais au cours de ces années, un double doute amène à interroger ce récit et à lui en accoler un autre. La première hésitation concerne la fin de l'Histoire pour laquelle le triomphe du « rugby total » n'est plus certain : il y a une crainte croissante d'un dévoiement de la professionnalisation par une espèce de

¹² Tous les discours journalistiques célèbrent cette victoire car elle constitue, comme le titre *L'Humanité* (20 novembre 1995) à sa Une : « Une formidable leçon de rugby total ». Ce constat réjoui se retrouve dans les colonnes du *Figaro* où Jean-Christophe Papillon s'exclame « Quel spectacle ! » (20 novembre 1995) et se félicite de ce « superbe après-midi de jeu » comme dans celle du *Monde* (21 novembre 1995) où Pascal Ceaux admire le « jeu total » des *All Blacks*.

¹³ Son entraîneur, Jack Rowell annonce ainsi avant le match France-Angleterre en ouverture du Tournoi des Cinq nations 1996 : « Nous allons revenir à un jeu de base, ordonné » (*Le Figaro*, 20-21 janvier 1996).

¹⁴ Le XV de France termine à une décevante 3ème place avec deux victoires contre l'Angleterre (15-12) et l'Irlande (45-10) et deux défaites face à l'Écosse (19-14) et au Pays de Galles (10-9). Le jeu produit est jugé aussi décevant dans l'ensemble.

¹⁵ Après une première défaite (36-32), le ressaisissement tant attendu tourne à la démonstration des Springboks avec une écrasante victoire 52 à 10.

robotisation du jeu avec même des soupçons de dopage liés à cette évolution. La deuxième composante de ce doute a trait au XV de France. De fait, alors que cette équipe, grâce à son duo d'entraîneurs et son héritage naturel du *french flair* semblait bénéficier de tous les atouts nécessaires pour mettre en place ce « rugby total », force est de constater qu'elle rencontre de sérieuses difficultés comme l'illustre le décevant Tournoi des V nations 1999¹⁶.

Face à ces doutes, la coupe du monde 1999 est érigée en juge de paix : son verdict actera ce qu'il en est du triomphe du « jeu total » ou du rugby robotisé, de la bonne ou de la mauvaise professionnalisation et, accessoirement, de la situation du XV de France.

Des discours pris dans une horizontalité complexe

La coproduction entre les discours des journalistes et ceux des acteurs prend sa source dans des intérêts qui se rencontrent sans être communs pour autant et dont la convergence se trouve facilitée par le personnage charnière de Villepreux. Non seulement il incarne, par ses trajectoires de joueur et d'entraîneur, et en partie à son corps défendant, le « jeu à la française » ; mais en outre sa formation de professeur d'E.P.S et sa longue contribution à *Libération* comme consultant en font un interlocuteur privilégié pour cette presse. Mais cette horizontalité s'origine plus dans un équilibre relatif des rapports de force que dans une conception réellement égalitaire et complémentaire du savoir.

Les discours des acteurs gagnent en puissance : 8 articles en moyenne par an pour *Le Monde*, 10,5 pour *Le Figaro* contre 6 pour *L'Humanité* et 6,75 pour *Libération*. Mais un regard plus attentif montre que ces derniers journaux accordent une place plus importante aux acteurs avec respectivement 0,47 et 0,62 pages par article consacré à un acteur contre 0,23 et 0,24 pour les deux premiers. De même, la part des interviews, les discours les plus autonomes, est bien plus forte dans *L'Humanité* (45,83%) et, surtout, dans *Libération* (70,13%) que dans *Le Figaro* (21,43%) ou *Le Monde* (12,5%). Au final, tous ces quotidiens s'intéressent plus aux acteurs et ceux les plus à gauche continuent de leur donner une parole plus libre de façon plus importante.

Mais cet accroissement de puissance du discours des acteurs via le dire-vrai du professeur ne les concerne pas tous. Il y a en effet une diminution de leur diversité¹⁷ : elle passe de 73,13% entre 1991 et 1995 à seulement 49,18% entre 1996 et 1999. Cette nette diminution s'explique par une institutionnalisation qui entraîne une concentration de plus en plus grande des discours : la part des entraîneurs et des capitaines passe de 17,9% de 1991 à 1995 à 25,4% entre 1996 et 1999. Cette évolution s'explique aussi une starisation certes encore balbutiante,

¹⁶ Le XV de France termine la dernière place avec une seule victoire étriquée sur l'Irlande 9-10.

¹⁷ Elle se calcule en faisant le pourcentage d'acteurs différents interrogés par rapport au nombre d'articles global. Ces calculs se font toujours sur la base des articles produits à la veille et au lendemain des rencontres du Tournoi des Cinq nations.

mais néanmoins réelle, comme l'illustrent bien les 10 articles (soit 8,2%) consacrés à Thomas Castaignède.

Les acteurs qui produisent ces discours, s'ils sont plus concentrés, ont également une puissance supérieure car ils sortent de leur rôle de témoins pour livrer réellement leurs explications et interprétations, non seulement des rencontres, mais aussi des évolutions du rugby. Il y a d'ailleurs un renversement du rapport de force entre les discours des acteurs et ceux des journalistes symbolisé par l'instauration systématique, à partir de 1997, des conférences de presse au cours desquelles les acteurs sélectionnent les journalistes qui posent les questions. Certes, les seconds gardent une marge de manœuvre dans le choix qu'ils font encore de certains acteurs pour d'autres articles, mais il y a bien là une rupture.

Maintenant que l'analyse technique provient en large partie des acteurs, l'utilité des consultants se trouve mise en question. De fait, ils restent absents du *Figaro* et disparaissent de *L'Humanité*. *Le Monde* et *Libération* optent eux pour un regard plus décalé : le premier remplace Nick-Farr Jones par Jean Trillo en 1999 qui donne une coloration plus psychologique à ses chroniques quand le second, privé de Pierre Villepreux, apporte une coloration plus humoristique à cette rubrique assurée depuis un bar par le romancier Philippe Dessaint en 1998 puis confiée à la gouaille de Serge Simon en 1999.

Avec le dire-vrai du professeur, le surplomb cède la place à une horizontalité de co-production entre les discours des journalistes et ceux d'une minorité d'acteurs.

La coupe du monde 1999 : un verdict en forme d'impasse pour le dire-vrai du professeur

Le dire-vrai du professeur amène donc les discours des journalistes et des acteurs à expliquer les conséquences de l'ouverture à la professionnalisation. Deux voies opposées apparaissent. D'un côté, celle de la bonne professionnalisation reste fidèle aux valeurs traditionnelles du rugby : l'authenticité et la valorisation du jeu. Elle se caractérise par les vertus de l'équilibre qu'elle permet : entre les fondamentaux et l'offensive comme dans la temporalité de la vie du joueur. Elle devrait voir l'avènement du « rugby total ». De l'autre, celle de la mauvaise professionnalisation romprait avec les racines de ce sport entraînant ainsi un déséquilibre néfaste, propice aux « dérives » qui pervertissent cette pratique : celles du poids excessif de la puissance physique, avec ses soupçons de dopage, et de l'organisation défensive hermétique au détriment de l'attaque, avec l'influence délétère du rugby à XIII. Or, les discours des journalistes, dans une volonté de maximisation du spectacle, érigent le résultat de cette coupe du monde en verdict.

D'emblée, le partage s'opère entre le camp de la bonne professionnalisation (Angleterre, France et Nouvelle-Zélande) et celui de la mauvaise professionnalisation dont l'Australie est emblématique. Elle le doit à la fois

l'influence du rugby à XIII dont elle a débauché plusieurs joueurs et à au fait que son principal atout paraisse être sa défense inexpugnable¹⁸.

Au fil de la compétition, l'Angleterre est éliminée en quart de finale par l'Afrique du Sud à son tour sortie par l'Australie en demi-finale. La France parvient à une demi-finale contre les *All Blacks*. Dès le lendemain des quarts de finale, les discours des journalistes sur les Néo-zélandais changent. Dans une volonté de spectacularisation, ils sont désormais présentés comme des monstres robotisés de manière à allier, pour maximum d'efficacité, la monstruosité physique (incarnée par le mutant Lomu) et la mauvaise professionnalisation. Les Tricolores deviennent donc la seule équipe à même de faire triompher la bonne professionnalisation et son « rugby total ».

L'exploit du XV de France face aux Néo-zélandais (victoire 43-31) pousse à son paroxysme cette lecture manichéenne. Ainsi, la finale de la coupe du monde livrera le verdict du triomphe de la bonne ou de la mauvaise professionnalisation. L'échec sans appel des Tricolores en finale face à l'Australie (défaite 35-12) sonne alors comme celui du « rugby total ». D'ailleurs Skrela et Villepreux ne sont pas reconduits dans leur fonction. Une autre ère de véridiction s'ouvre alors.

2000-2007 : le dire-vrai de l'expert ?

Cette période marque l'entrée dans un nouveau régime de véridiction qui semble propre à l'orée du vingt et unième siècle. En tous cas, les différents dire-vrais examinés par M. Foucault dans l'Antiquité ne s'appliquent plus ici. Il s'agit donc de tracer les contours de ce nouveau dire-vrai.

La posture se marque par une rupture essentielle qui amène même à s'interroger sur la pertinence même de cette dénomination car il s'agit d'une posture de sécession : pour la première fois, il n'y a pas de volonté de transmission de la part du discours dominant de certains acteurs. En retour, les discours des journalistes ne parviennent pas à construire des récits cohérents et l'on assiste alors à une espèce de fragmentation peu intelligible des vérités.

Le rapport au temps se modifie aussi. La pratique professionnelle polarise dans sa totalité la temporalité des joueurs de haut niveau et le poids absolument déterminant du résultat semble rapprocher l'historicité à l'œuvre de ce que l'historien François Hartog a théorisé sous le concept de « présentisme ».

Quant aux rapports de force, ils se sont à l'évidence inversés depuis la première période, et il y a eu rupture de l'équilibre relatif de la deuxième entre les discours de certains acteurs et ceux des journalistes. Ces derniers, même s'ils restent les principaux émetteurs, se trouvent désormais dominés par ceux d'acteurs validés pour porter la parole autorisée avec, au premier rang d'entre eux, l'entraîneur Bernard Laporte. Ce qui frappe dans cette période, c'est à la fois l'incapacité des

¹⁸ Cette équipe ne concédera qu'un seul essai tout au long de la compétition et encore dans un match sans réel enjeu contre les États-Unis.

journalistes à structurer un discours concurrent et la perte de puissance généralisée de tous les discours, y compris ceux des dominants.

Une posture de sécession : d'une dire-vrai à un asserter-vrai de l'expert

Bernard Laporte est bien accueilli par les discours des journalistes alors qu'il prône un jeu à l'opposé de celui qu'ils défendent. Trois raisons expliquent cet accueil favorable paradoxal. D'abord, le précédent Aimé Jacquet : Ce sélectionneur de l'équipe de France de football a été vertement critiqué, notamment par le grand quotidien sportif *L'Équipe*. Le triomphe du onze tricolore lors du mondial 1998 organisé en France et la rancune revendiquée par le sélectionneur poussent les journalistes à la prudence. Ensuite, la victoire de l'Australie lors de la coupe du monde 1999 est celle de la vision du rugby défendue par le nouveau sélectionneur du XV de France. Enfin, les journalistes ont élaboré un récit assurant le changement dans la continuité : le triptyque défense-physique-discipline serait, à l'heure du rugby moderne, le préalable nécessaire pour permettre, dans un second temps, au « jeu à la française » de s'exprimer. D'ailleurs, le premier match dirigé par Laporte semble valider cette grille de lecture. Les Tricolores usent leurs adversaires en première mi-temps sans encaisser trop de points avant de pouvoir transpercer leur défense émoussée physiquement. Mais les acteurs, et au premier rang d'entre eux Bernard Laporte, rejettent cette analyse.

L'originalité de la période tient moins à ce refus qu'à son absence de remplacement : les acteurs à la parole autorisée ne mettent en place aucune autre grille de lecture. Il y a passage du professorat à l'expertise. Absence de grille de lecture ne signifie absence ni d'évaluation, ni de méthode. Au contraire, la première s'avère permanente et simple : la victoire est positive, la défaite négative. Le résultat prime absolument le contenu. Quant à la méthode, elle semble se résumer au mantra du plus grand professionnalisme possible : la plus grande puissance physique, la défense la mieux organisée, la discipline la plus importante. Mais absence de grille de lecture signifie bien absence d'explication structurée et, surtout, de transmission : d'où le constat d'une posture de sécession et d'un asserter-vrai plutôt que d'un dire-vrai. L'expert se différencie du professeur sur deux points fondamentaux. D'abord, il sait mieux : il n'est plus un professeur généraliste mais un expert spécialiste. Ensuite, l'expert ne cherche pas la transmission auprès du public. Son savoir est à la fois trop pointu (ce qui le rend trop difficile à vulgariser), et trop exigeant (il demande que l'on y consacre tout son temps et l'on ne saurait le gâcher à tenter de transmettre quoi que ce soit aux néophytes).

La vérité de l'expert est indiscutable au double sens du terme. Elle s'avère incontestable puisqu'elle se déplace du terrain au tableau d'affichage : le résultat constitue le verdict. Elle est aussi inexplicable : une fois le résultat acté, il n'y a en fait plus rien à dire. Les analyses de l'expert relèvent toujours de l'obsession chiffrée et il s'agit soit d'exposer des statistiques (nombre de fautes, de placages réussis ou manqués etc.) qui « se passent de commentaires » soit de les remettre à plus tard renvoyant à l'incontournable analyse vidéo. Si l'expert ne transmet plus, en

revanche il communique beaucoup et organise toujours sa parole selon trois constantes. D'abord, la langue de bois sportive qui reprend tous les poncifs selon des scénarios adaptés à chaque configuration et répétés à satiété. Cette langue de bois ne dit pas rien, elle affirme qu'il n'y a rien à transmettre. Ensuite, un laïus mono-causal : une victoire montre toujours qu'une équipe est sur la bonne voie et une défaite s'explique toujours par un professionnalisme insuffisant. Enfin, le retour en force du témoignage. L'acteur va de plus en plus mettre en avant ses « sensations » et ce à toutes les échelles : celles de son corps, de sa place dans l'équipe et par rapport aux adversaires, de son interaction avec le public *etc.* Cette résurgence s'explique précisément par l'absence d'analyse réelle.

Un rapport présentiste au temps ?

Les régimes de temporalité et d'historicité semblent tous deux marqués par un poids très fort du présent. L'observation selon laquelle « le régime du présent perpétuel suppose l'amplification de cette tyrannie de l'instant et, surtout, son extension à l'ensemble des aspects de la vie humaine » (Baschet 2018, 35-36) s'applique à la mise en scène par les discours du quotidien des joueurs professionnels. Leur vie, dans son intégralité, paraît consacrée au rugby. Les temps de repos n'existent plus que comme des moments nécessaires de récupération : le travailleur doit régénérer de façon optimale sa force de travail. De manière conservatrice, la famille se trouve présentée comme un élément positif d'équilibre : elle écarte la tentation des abus par la responsabilité qu'elle requiert et elle permet de penser « à autre chose ». Mais cette fonction doublement divertissante s'inscrit toujours dans une stratégie obsédée par le rugby : elle favorise une bonne hygiène de vie et prévient l'épuisement mental.

Le régime de temporalité présentiste triomphe aussi dans la vision des rencontres. Il se présente souvent, à l'ère de la globalisation, comme la victoire du temps sur l'espace¹⁹. Cette évolution se retrouve dans les changements stratégiques du rugby où l'occupation du terrain devient moins importante que la concrétisation des temps forts et la bonne gestion des temps faibles. Comme le note J. Baschet, il ne faut pas voir là « l'épanouissement de l'instant présent pris en lui-même. En régime présentiste, l'instant présent est écrasé, soumis entièrement à ce qui vient. Tel est le propre de l'urgence : (...) agir en se projetant dans un *presque-déjà-là*. L'immédiateté du présentisme n'est donc pas celle de l'instant présent, mais celle du « coup d'après », vécu comme un déjà-présent. Le régime présentiste est, en fait, une dictature de l'instant d'après, vers lequel l'instant présent est tout entier tendu. Il n'est pas le règne d'un présent omniprésent, mais la prééminence du futur immédiat sur le présent même » (Baschet 2018, 105). Le régime de temporalité du rugby devient donc présentiste.

L'historicité présentiste théorisée par François Hartog correspond à un état où « nous ne cessons de regarder en avant et en arrière mais sans *sortir* d'un présent dont nous avons fait notre seul horizon » (Hartog 2003, 217), constituant ainsi « un

¹⁹ « le caractère spatial perd son caractère déterminant » (Baschet 2018, 38).

présent continué » (*ibid.* 214). Le primat absolu du résultat produit une structuration approuvée du temps. L'issue d'une compétition n'est rien d'autre que l'addition de rencontres perdues ou gagnées dont le compte fiévreux amène à regarder les matchs passés et futurs sans cesser de se tenir sur le seuil de celui en cours ou immédiatement à venir. Il y a donc bien l'imposition d'un régime d'historicité à dominante présentiste à partir des années 2000.

Mais pour François Hartog, ce régime d'historicité serait celui de la condition postmoderne, marquée par la fin des grands récits²⁰ précisément liée au fait « que la distance entre l'expérience et l'attente s'est à ce point creusée qu'elle est allée jusqu'à la rupture » (*ibid.*, 270). Mais le mode de véridiction de l'expert produit un grand récit : celui du triomphe du professionnalisme total. L'interprétation de J. Rancière paraît alors plus pertinente : « Le cœur des « grands récits » [...] c'était la scission intime de cette nécessité qui était en même temps une condition de possibilité et d'impossibilité » (Rancière 2018, 24). Et le philosophe de poursuivre : « Il est clair alors que ni le récit de la nécessité historique ni la scission qui l'habite n'ont disparu dans un règne absolu du présent. Ce que le présent nous offre est une redistribution du jeu entre nécessité, possibilité et impossibilité. [...] Plus que jamais, l'obéissance à cette nécessité [historique] et son intelligence étaient posées comme l'unique voie du bonheur à venir. Ce bonheur, il est vrai, ne passait plus par les voies du retournement et de la rupture. Il passait par une optimisation de l'ordre existant » (*ibid.*, 24-25). La véridiction de l'expert produit bien cela, par exemple en expliquant tout mauvais résultat par un professionnalisme insuffisant.

Des discours dominés par les acteurs mais affectés par une perte de puissance généralisée

Le phénomène le plus important de cette période n'est pas l'augmentation limitée de la place des acteurs²¹ ni même l'institutionnalisation très forte de leurs discours²² mais le rôle déterminant du jugement de ces experts. Leurs constats constituent le point de référence de quasiment tous les articles de cette période. Or, le monde du rugby se caractérise par une soumission très forte à l'entraîneur²³. De fait, ses explications se trouvent systématiquement reprises en chœur par les joueurs et le discours des acteurs atteint un unanimité impressionnante. Ce fonctionnement entraîne une perte de puissance évidente pour les joueurs. En effet, ils ne maîtrisent plus leur propre savoir dans la mesure où leur vérité devient celle de l'entraîneur. Leurs prises de parole à titre personnel ne peuvent plus concerner que leurs sensations. Les voilà redevenus de simples témoins. Même le discours de l'entraîneur B. Laporte s'use vite et perd de sa puissance. Certes, cette

²⁰ « En simplifiant à l'extrême, on tient pour « postmoderne » l'incrédulité à l'égard des métarécits » (Lyotard 1979, 7).

²¹ Elle augmente légèrement pour *Le Figaro* (de 2,52 pages par an à 2,82) et *L'Humanité* (de 2,82 à 3,26 pages par an) mais stagne pour *Le Monde* (de 1,84 à 1,83 pages par an).

²² Ainsi, les prises de paroles des membres du staff et des capitaines représentent 35,31% des interventions des acteurs dans *Le Figaro*, 44,31% dans *L'Humanité* et 49,66% dans *Le Monde*.

²³ Par exemple, la coupe du monde 1999 a vu de fortes tensions entre certains joueurs et l'encadrement, comme le relate notamment Fabien Galthié dans ses mémoires (Galthié 2014, 53-76).

érosion rapide tient en partie à des traits personnels qui paraissent l'amener à des erreurs de communication. Il en va ainsi de sa mauvaise foi²⁴ allant parfois jusqu'au mensonge ou de son annonce, alors qu'il s'apprête à participer à la coupe du monde organisée par la France en 2007, de son engagement politique dans le gouvernement de Nicolas Sarkozy au lendemain de cette compétition. Mais, de manière plus structurelle, baser une véridiction sur le seul résultat est une méthode à la fois fragilisante et éminemment discutable. Elle fragilise car, par définition, il n'y a qu'un vainqueur, ce qui condamne tous les perdants à l'erreur. Laporte ne fait pas exception à la règle après les deux défaites en demi-finale de la coupe du monde face à l'Angleterre, en 2003 et 2007. De plus, une vérité ne saurait strictement se déduire d'un résultat car il ne s'agit pas là d'une démonstration mathématique : tous les éléments ne peuvent devenir valides ou faux ex-post. Mais cette perte de puissance discursive n'a rien de fortuit. Elle ne vient pas, au fond, de maladresses de communication ou d'un raisonnement biaisé. Elle se produit simplement parce que l'asserter-vrai de l'expert ne vise pas à la puissance nécessaire à la transmission, il veut surtout le pouvoir qui entraîne la soumission.

Les discours des journalistes se trouvent donc dominés par cet asserter-vrai de l'expert. Ils cèdent sur ce point et n'essaient pas durablement de produire une contre-expertise. Ils peuvent, sporadiquement, prendre l'avis de tel ou tel technicien mais la disparition généralisée des consultants²⁵ et le choix pour ces chroniques d'un regard de plus en plus décalé montrent leur abandon de ce terrain. Ils ne parviennent pas non plus à construire un mode de véridiction concurrent. Pourtant, le problème ne vient pas de l'absence de vérité alternative ni même d'un défaut de maîtrise par ces discours journalistiques, de cette vérité. En effet, ils pratiquent déjà ce qui ne s'appelle pas encore du *fact checking*. Par exemple, au cours du Tournoi des VI nations 2001, Bernard Laporte affirme à l'envie que les résultats décevants du XV de France sont imputables à la mauvaise organisation du calendrier du championnat national qui verrait les Tricolores jouer plus de matchs que leurs homologues étrangers. Une assertion dont Blandine Hennion dans *Libération*, imitée ensuite par ses confrères, montre l'inanité (*Libération*, 9 avril 2001). Mais, à l'évidence, contredire un discours et en souligner la fausseté ne suffit pas à en produire un concurrent et ne permet donc pas de gagner de la puissance. Au contraire, les discours des journalistes, en se trouvant toujours à la remorque de ceux des acteurs institutionnalisés, renforcent l'influence de ces derniers, même s'ils s'inscrivent parfois en faux par rapport à ce qu'ils affirment.

Conclusion

Cette étude de la succession des dire-vrais entre 1987 et 2007 montre trois moments marqués par des postures, des temporalités et des rapports de force

²⁴ Elle ressort dès la victoire contre l'Italie lors du Tournoi des Six nations 2000. Malgré un score et un contenu décevants, il affiche une satisfaction étonnante justifiée par la seule victoire.

²⁵ Ils ne reviennent ni dans *L'Humanité*, ni dans *Le Figaro*. Alain Gaillard a une tribune dans *Libération* de 2001 à 2004. Après, il n'y a plus de consultant. *Le Monde* fait le choix du décalage humoristique avec Philippe Guillard de 2000 à 2003, puis celui du décalage total en 2004 avec une chronique accordée à Marie Darrieussecq et enfin du décentrage psychologique avec Marcel Ruffo.

changeants. De 1987 à 1995, dans un sport encore officiellement amateur, le dire-vrai de la prophétie assure la domination des discours des journalistes grâce à l'hégémonie du « jeu à la française » dans une temporalité banalisée et une historicité quasi légendaire. L'ouverture au professionnalisme entraîne le passage au dire-vrai du professeur où la promotion et l'explication du « rugby total » par les journalistes comme par les acteurs permet une complémentarité de ces discours dans une temporalité équilibrée et une historicité linéaire. Mais le triomphe apparent de la mauvaise professionnalisation lors de la coupe du monde 1999 rend caduc ce dire-vrai. Triomphe alors un nouveau mode de véridiction, celui de l'expert, qualifié ici d'asserter-vrai du fait de son absence de volonté de transmission. Il s'accompagne d'un présentisme quant à sa temporalité et son historicité. Mais ce « présentisme », loin de marquer la fin des grands récits, impose le sien : celui du triomphe du professionnalisme absolu. Dans ce régime de véridiction, la puissance des discours se dégrade pour ceux des dominés, les journalistes qui ne parviennent pas à produire de contre-discours ; comme pour ceux des dominants, les acteurs institutionnalisés de moins en moins crédibles au fil des échecs. Mais peu importe cette perte de puissance car c'est désormais le pouvoir qui compte, symbolisé par celui de l'entraîneur sur ses joueurs.

Si le monde du rugby d'avant la professionnalisation semble anachronique, celui du professionnalisme intégral du début du 21^{ème} siècle paraît contemporain de son époque. La véridiction de l'expertise y est l'asserter-vrai dominant, celui du triomphe du paradigme néolibéral dont l'imposition du professionnalisme intégral dans la sphère du rugby ne constitue peut-être qu'une déclinaison. La décrédibilisation des différents discours est aussi un phénomène généralisé, de même que l'incapacité des journalistes à produire un contre-récit, une contre-expertise pertinente et puissante. À cet égard, il y a sans doute des enseignements à tirer du rugby. L'impuissance des discours des journalistes vient de leur alignement avec ceux des acteurs autorisés, même lorsqu'il s'agit de les contredire, méthode qui a fait la preuve de son inefficacité. Pour construire une véridiction concurrente, il faudrait décaler le regard et se centrer, non sur les résultats mais sur les évolutions de ce sport. Ainsi, ses soi-disant dérives apparaîtraient enfin pour ce qu'elles peuvent être : le cœur même d'un système inégalitaire, exploitant ses travailleurs d'une façon aussi injuste que dangereuse. Mais adopter ce point de vue reviendrait à faire sécession avec le champ médiatico-rugbyistique pour politiser le problème du sport-spectacle. Une rupture que même les journaux de la presse généraliste non sportive, pourtant les moins liés à ce milieu, n'ont su faire.

Bibliographie

- BASCHET, Jérôme. 2018. *Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits*. Paris : La Découverte.
- CEAUX, Pascal. 1995. « Le rugby français à l'attaque. » *Le Monde* (11 novembre).
- CEAUX, Pascal. 1995. « Les All Blacks remettent à sa place le rugby français. » *Le Monde* (21 novembre).
- COLLIER, Eric. 1999. « Thomas Castaignède, la colère derrière le sourire. » *Le Monde* (20 mars).
- CONORD, Fabien. 2014. *Le Tour de France à l'heure nationale*. Paris : PUF.

- DUCOIN, Jean-Emmanuel. 1995. « 12-37 : au Parc, le XV de France a subi la « Black Correction ». » *L'Humanité* (20 novembre).
- DUCOIN, Jean-Emmanuel. 1995. « Quand Jean-Claude Skrela parle de rugby, il emploie le « jeu ». » *L'Humanité* (17 novembre).
- DUNNING, Eric & Kenneth SHEARD. 1989. « La séparation des deux rugbys. » *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 79, 92-107.
- ESCOT, Richard. 1998, *Rugby pro. Histoires secrètes*. Paris : Solar.
- ESCUDIER, Alexandre. 2009. « Le temps de l'histoire. » *Les Annales* novembre-décembre 2009, 1269-1301.
- FOGEL, Jean-François & Christian JAURÉNA. 1987. « Jacques Fouroux ne changera pas demain. » *Libération* (21-22 février).
- FOUCAULT, Michel. 2009. *Le courage de la vérité*. Paris : Seuil.
- GALTHIÉ, Fabien & Matthieu LARTOT. 2014. *Retour intérieur*. Paris : Solar.
- GROS, Frédéric. 2009. « Situation du cours. » In *Le courage de la vérité*, Michel Foucault, 347-361, Paris : Seuil.
- HARTOG, François. 2003. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris. Le Seuil.
- HENNION, Blandine. 2001. « À chaque défaite, un coupable en trompe-l'œil. » *Libération* (9 Avril).
- IVANI, Jean-Louis. 1987. « Une victoire au score peut cacher une défaite au rugby. » *L'Humanité* (9 février).
- JAURÉNA, Christian. 1987. « France-Galles : Trop de chandelles pour peu de lumière. » *Libération* (9 février).
- KOSELLECK, Reinhart. 1990. *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, traduit par J. Hooock & M.-C. Hooock Paris : éd. de l'EHESS.
- KOSELLECK, Reinhart. 1997. *L'expérience de l'histoire*, trad. par Alexandre Escudier, Paris : Le Seuil/Gallimard.
- LYOTARD, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne*. Paris : Minuit.
- MEUNIER, Michel. 1989. « Blanco, joueur d'exception, homme comme les autres. » *Le Figaro* (4-5 mars).
- MOGUI, Jean-Pierre. 1987. « La victoire en déchantant. » *Le Figaro* (9 février).
- NAU, Jean-Yves. 1987. « Les premiers essais des sponsors. » *Le Monde* (10 février).
- PAPILLON, Jean-Christophe. 1995. « Le temps des revanches. » *Le Figaro* (11-12 novembre).
- PAPILLON, Jean-Christophe. 1995. « Rappel à l'ordre. » *Le Figaro* (20 novembre).
- RANCIÈRE, Jacques. 2018. *Les temps modernes. Art, temps, politique*. Paris : La Fabrique, 2018.
- WEBER, Max. 2003. *Le savant et le politique*, préface de Catherine Colliot-Thélène. Paris : La Découverte/Poche.
- WILLE, Fabien. 2003. *Le Tour de France : un modèle médiatique*. Lille : PU du Septentrion.
- VIGARELLO, Georges. 1997. « Le Tour de France. » In *Les lieux de mémoire III : Les France*, ed. Pierre Nora, 3801-3833, Paris : Gallimard.

Résumé

Écrire le rugby, c'est aussi l'écrire dans la presse quotidienne nationale non spécialisée étudiée ici à travers *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Libération* et *Le Monde*. Entre 1987 et 2007 ce sport comme ces journaux connaissent une crise liée à la professionnalisation ouverte à partir de 1995 pour le premier et à l'érosion de son lectorat pour les seconds. Cet article vise donc à étudier les évolutions de la manière d'écrire le rugby dans ce contexte révélateur de double crise. Il emprunte pour ce faire la notion de « dire-vrai » développé par M. Foucault et repère trois temps, correspondant chacun à un mode de véridiction particulier : le dire-vrai du prophète (1987-1995) ; le dire-vrai du professeur (1995-1999) et le dire-vrai de l'expert (2000-2007). Le triomphe de ce dernier mode de véridiction marque le triomphe du paradigme néolibéral dans les discours, pendant d'un professionnalisme intégral sur le terrain.

Zusammenfassung

Über Rugby zu schreiben, bedeutet auch, in den allgemeinen überregionalen Tageszeitungen über Rugby zu schreiben. Dies soll hier am Beispiel von *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Libération* und *Le Monde* analysiert werden. Zwischen 1987 und 2007 erlebten sowohl der Sport als auch die Tageszeitungen eine Krise, die für den Rugbysport in seiner seit 1995 im fortschreitenden Professionalisierungsprozess und für die Presse in einem enormen Verlust ihrer Leserschaft bestand. Dieser Artikel soll unter Einbezug des von M. Foucault entwickelten Konzepts des „Wahr-Sagens“ („dire-vrai“) zeigen, wie sich das Schreiben über Rugby im Kontext dieser doppelten Krise entwickelt hat. Der Begriff des „Wahr-Sagens“ ist in drei Modi der Veridiction zu unterteilen: Das Wahrsprechen des Propheten (1987-1995), das Wahrsprechen des Weisen (1995-1999) und das Wahrsprechen des Fachmanns (2000-2007). Der Triumph des letztgenannten Modus zeigt sich im öffentlichen Diskurs durch den Triumph des neoliberalen Paradigmas, welches auf dem Spielfeld in der vollständigen Professionalisierung sein Gegenstück findet.

Abstract

Writing about rugby also means writing about rugby in the generalist daily newspapers, such as *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Libération* and *Le Monde*. Between 1987 and 2007, both had to tackle a big crisis, the latter faced a huge loss among its readers while the former (rugby) had to deal with its professionalization as early as 1995. This article is about to show how writing about rugby has evolved during this double crisis thanks to the concept of “Truth-Telling” (“dire-vrai “), developed by M. Foucault. There are three different ways of telling the truth about rugby for those journalists: the “Truth-Telling” of the prophet; the “Truth-Telling” of the teacher and the “Truth-Telling” of the expert. The triumph of the experts’ “Truth-Telling” has shown the victory of the neoliberalism way of thinking in the speech as the total professionalism has become the rule on the field.